
BROCHURE

A mon frère, le Paysan

« Est-il vrai », m'as-tu demandé, « est-il vrai que tes camarades, les ouvriers des villes, pensent à me prendre la terre, cette douce terre que j'aime et qui me donne des épis, bien avarement, il est vrai, mais qui me les donne pourtant ? Elle a nourri mon père et le père de mon père : et mes enfants n'y trouveront-ils pas un peu de pain ? Est-ce vrai que tu veux me prendre la terre ? »

— « Non, mon frère, ce n'est pas vrai. Puisque tu aimes le sol et que tu le cultives, c'est bien à toi qu'en appartiennent les moissons. C'est toi qui fais naître le pain, nul n'a le droit d'en manger avant toi, avant la femme qui s'est associée à ton sort, avant l'enfant qui est né de votre union. Garde tes sillons en toute tranquillité, garde ta bêche et ta charrue pour retourner la terre durcie, garde la semence pour féconder le sol. Rien n'est plus sacré que ton labeur, et mille fois maudit celui qui voudrait t'enlever le sol devenu nourricier par tes efforts ! »

Mais ce que je dis à toi, je ne le dis pas à d'autres qui se prétendent cultivateurs et qui ne le sont pas. Quels sont-ils, ces soi-disant travailleurs, ces engraisseurs du sol ? L'un est né grand seigneur. Quand on l'a placé dans son berceau, tout enveloppé de laines fines et de soies douces à toucher et à voir, le prêtre, le magistrat, le notaire et d'autres personnages sont venus saluer le nouveau-né comme un futur maître de la terre. Des courtisans, hommes et femmes, accourent de toutes parts pour lui apporter des présents, des étoffes brochées d'argent et des hochets d'or, et pendant qu'on le comble de cadeaux, des scribes enregistrent en de grands livres que le *porpon* possède ici des sources et là des rivières, plus loin des bois, des champs et des prairies, puis ailleurs des jardins et encore d'autres champs, d'autres bois, d'autres pâturages. Il en a dans la montagne, il

en a dans la plaine : même sous la terre il est aussi maître de grands domaines où des hommes travaillent, par centaines ou par milliers. Quand il sera devenu grand, peut-être, un jour, ira-t-il visiter ce dont il hérita au sortir du ventre maternel, peut-être ne se donnera-t-il pas même la peine de voir toutes ces choses ; mais il en fera recueillir et vendre les produits. De tous côtés, par routes et par chemins de fer, par barques de rivières et par navires sur l'Océan, on lui apportera de grands sacs d'argent, revenu de toutes ses campagnes. Eh bien ! quand nous aurons la force, laisserons-nous tous ces produits du labeur humain, les laisserons-nous dans les coffres-forts de l'héritier ? Aurons-nous le respect de cette propriété ? Non, mes amis, nous prendrons tout cela. Nous déchirerons ces papiers et plans, nous briserons les portes de ces châteaux, nous saisirons ces domaines. « Travaille, jeune homme, lui dirons-nous, travaille, si tu veux manger. Rien de toutes ces richesses n'est plus à toi ».

Et cet autre seigneur né pauvre, sans parchemins, que nul flatteur ne vint admirer dans la cabane ou la mansarde maternelle, mais qui eut la chance de s'enrichir par son travail probe ou improbe ? Il n'avait pas une motte de terre où il pût reposer sa tête, mais il a su, par des spéculations ou ses économies, par les faveurs des maîtres ou du sort, acquérir d'immenses étendues qu'il enclôt maintenant de murs et de barrières : il récolte où il n'a point semé, il mange et grappe le pain qu'un autre a gagné par son travail. Respecterons-nous cette deuxième propriété, celle de l'enrichi qui ne travaille point sa terre, mais qui la fait labourer par des mains esclaves et qui la dit sienne ? Non, cette deuxième propriété, nous ne la respecterons pas plus que la première. Ici encore, quand nous en aurons la force, nous viendrons mettre la main sur ces domaines et dire à celui qui s'en croit le maître : « En arrière, parvenu ! Puisque tu a su travailler, continue ! Tu auras le pain que te donnera ton labeur, mais la terre que d'autres cultivent n'est plus à toi. Tu n'es plus le maître du pain ! »

Ainsi nous prendrons la terre ; oui, nous la prendrons, mais à ceux qui la détiennent sans la travailler, pour la rendre à ceux qui la travaillent. Toutefois, ce n'est

point pour leur permettre d'exploiter à leur tour d'autres malheureux. La mesure de la terre à laquelle l'individu, le groupe familial ou la communauté d'amis a naturellement droit est la mesure embrassée par le travail intellectuel ou collectif. Dès qu'un morceau de terre dépasse l'étendue de ce qu'ils peuvent cultiver, ils auraient tort de revendiquer ce lambeau ; l'usage en appartient à un autre cultivateur. La limite se trace diversement entre les cultures diverses des individus ou des groupes, suivant la mise en état de production. Ce que tu cultives, mon frère, est à toi, et nous t'aiderons à le garder par tous les moyens en notre pouvoir ; mais ce que tu ne cultives pas est à un compagnon. Fais-lui place. Lui aussi saura féconder la terre.

Mais si l'un et l'autre vous avez droit à votre part de terre, voulez-vous rester isolés ? Seul, tout seul, le petit paysan, propriétaire ou métayer, est trop faible pour lutter à la fois contre la nature avare et contre l'oppressur méchant. S'il réussit à vivre, c'est par un prodige de volonté. Il faut qu'il s'accommode à tous les caprices du temps et se soumette en mille occasions à la torture volontaire. Qu'il gèle, que le soleil brûle, qu'il pleuve ou qu'il vente, il est toujours à l'œuvre ; que l'inondation noie ses récoltes, que la chaleur les calcine, il moissonne tristement ce qui reste et qui ne suffira point à le nourrir. Qu'arrive le jour des semailles, il se retirera le grain de la bouche pour le jeter dans le sillon. Dans son désespoir, l'âpre foi lui reste : il sacrifie une partie de la pauvre moisson, si nécessaire, dans la confiance, qu'après le rude hiver, l'insidieux et traître printemps, après le brûlant été, le blé feraient pourtant, pour doubler, tripler la semence, la décupler peut-être. Quel amour intense il ressent pour cette terre, qui le fait tant peiner par le travail, tant souffrir dans ses craintes et ses déceptions, tant exulter de joie quand les tiges ondulent à pleins épis. Aucun amour n'est plus fort que celui du paysan pour le sol qu'il défonce et qu'il ensemeine, duquel il est né et dans lequel il retournera ! Et pourtant que d'ennemis l'entourent et lui enlèvent la possession de cette terre qu'il adore ? Le percepteur d'impôts l'axe sa charrue et lui prend son blé ; le marchand en saisit une autre part, le chemin de fer le frustre aussi dans le

transport de la denrée. De toutes parts, il est trompé. Et nous avons beau lui crier : « Ne paie pas l'impôt, ne paie pas la rente, » Il paie quand même, parce qu'il est seul, parce qu'il n'a pas confiance dans ses voisins, les autres petits paysans, propriétaires ou métayers, et n'ose se concerter avec eux. On les tient asservis par la peur et la désunion.

Plus forts contre l'ennemi commun, l'Etat et le Seigneur, sont les paysans associés en *Zadrugas* ou « groupe d'amis », en *mir* ou petit « univers » comme ceux de la Russie ou d'autres pays slaves. Leur propriété collective n'est point divisée en d'innombrables enclos par des haies, des murs et des fossés. Ils n'ont point à se disputer pour savoir si un épi poussé à droite ou à gauche du sillon est bien à eux. Pas d'huisier, pas d'avoué, pas de notaire pour régler leurs affaires avec les camarades. Après la récolte, avant l'époque du nouveau labour, ils se réunissent pour discuter leurs intérêts communs. Le jeune homme qui s'est marié, la famille qui s'est accrue d'un enfant ou chez laquelle est entré un hôte, exposent leur situation nouvelle et prennent une plus large part de l'avoir commun pour satisfaire leurs besoins plus grands. On resserre ou l'on éloigne les distances suivant l'étendue du sol et le nombre des membres, et chacun besogne dans son champ, heureux d'être en paix avec les frères qui travaillent de leur côté sur la terre mesurée aux besoins de tous. Dans les circonstances urgentes, les camarades s'entraident : un incendie a dévoré telle cabane, tous s'occupent à la reconstruire ; une ravine d'eau a détruit un bout de champ, on en concède un autre au détenteur lésé ; un seul paît les troupeaux de la communauté, et le soir, les brebis, les vaches savent reprendre le chemin de leur étable sans qu'on les y pousse. La commune est la fois la propriété de tous et de chacun.

Oui, mais la commune, de même que l'individu, est bien faible si elle reste dans l'isolement. Peut-être n'a-t-elle pas assez de terres pour l'ensemble des participants, et tous doivent souffrir de la faim ! Presque toujours elle se trouve en lutte avec un seigneur plus riche qu'elle, qui prétend à la possession de tel ou tel champ, de telle forêt ou de tel terrain de pâture. Elle résiste bien, et si

le seigneur était seul, elle aurait bien vite triomphé de l'avidité et insolent personnage ; mais le seigneur n'est pas seul, il a pour lui le gouverneur de la province et le chef de la police, pour lui les prêtres et les magistrats, pour lui le gouvernement tout entier avec ses lois et son armée. Au besoin, il dispose du canon pour foudroyer ceux qui lui disputent le soldé battu. Aussi, la commune pourrait avoir cent fois raison, elle a toutes les chances que les puissants lui donnent tort. Et nous avons beau lui crier, comme à l'imposable isolé : « Ne cède pas ! » elle aussidoit céder, victime de son isolement et de sa faiblesse.

Vous êtes donc bien faibles, vous tous, petits propriétaires, isolés ou associés en communes, vous êtes bien faibles contre tous ceux qui cherchent à vous asservir, accapareurs de terre qui en veulent à votre petit lopin, gouvernants qui cherchent à en prélever tout le produit. Si vous ne savez pas vous unir, vous partagerez bientôt le sort de ces millions et millions d'hommes qui sont déjà dépouillés de tous droits aux semailles et à la récolte et qui vivent dans l'esclavage du salariat, trouvant de l'ouvrage quand les patrons ont intérêt à leur en donner, toujours obligés de mendier sous mille formes, tantôt en demandant humblement d'être embauchés, tantôt même en avançant la main pour implorer une avare pitance. Ceux-ci ont été privés de la terre, et vous pouvez l'être demain. Y a-t-il donc si grande différence entre leur sort et le vôtre ? La menace les a déjà atteints ; elle vous épargne encore pour un jour ou pour deux. Unissez-vous tous dans votre malheur ou dans votre danger. Défendez ce qui vous reste et reconquerez ce que vous avez perdu. Sinon votre sort à venir est horrible, car nous sommes dans un âge de science et de méthode et nos gouvernants, servis par l'armée des chimistes et des professeurs, vous préparent une organisation sociale dans laquelle tout sera réglé comme dans une usine où la machine dirige tout, même les hommes, où ceux-ci sont de simples rouages dont on se défait quand ils se mêlent de raisonner et de vouloir.

C'est ainsi que dans les solitudes du Grand-Ouest Américain, des compagnies de spéculateurs, en fort bons termes avec le gouvernement, comme le sont tous les riches ou les coquins qui ont la chance de le devenir, se sont

ils faits concéder des domaines immenses dans les régions fertiles et en font à coups d'hommes et à coups de capitaux des usines à céréales. Tel champ de culture a la superficie d'une province. Ce vaste espace est confié à une sorte de général, instruit, expérimenté, bon agriculteur et bon commerçant, habile dans l'art d'évaluer à leur juste valeur la force de rendement des terrains et des muscles. Notre homme s'installe dans une maison commode au centre de sa terre. Il a dans ses hangars cent charrues, cent machines à semer, cent moissonneuses, vingt batteuses; une cinquantaine de wagons trainés par des locomotives vont et viennent incessamment sur des lignes de rails entre les gares du champ et le port le plus voisin, dont les embarcadères et les navires lui appartiennent aussi. Un réseau de téléphones va de la maison palatiale à toutes les constructions du domaine; la voix du maître est entendue de partout; il a l'oreille à tous les bruits, le regard à tous les actes: rien ne se fait sans ses ordres et loin de sa surveillance.

Et que devient l'ouvrier, le paysan dans ce monde si bien organisé? Machines, chevaux et hommes sont utilisés de la même manière: on voit en eux autant de force, évaluées en chiffres, et qu'il faut employer au mieux du bénéfice patronal, avec le plus de profit et le moins de dépenses possible. Les écuries sont disposées de telle sorte qu'au sortir même de l'édifice, les animaux commencent à creuser le sillon de plusieurs kilomètres de long qu'ils ont à tracer jusqu'au bout du champ: chacun de leurs pas est calculé et chacun rapporte au maître. De même tous les mouvements des ouvriers sont réglés à l'issue du dortoir commun. Là, point de femmes ni d'enfants qui viennent troubler la besogne par une caresse ou par un baiser. Les travailleurs sont groupés par escouades ayant leurs sergents, leurs capitaines et l'inévitable mouchard. Le devoir est de faire méthodiquement le travail commandé, d'observer le silence dans les rangs. Qu'une machine se détèque, on la jette au vieux fer, s'il n'est pas possible de la réparer. Qu'un cheval tombe et se casse un membre, on lui tire un coup de revolver dans l'oreille et on le traîne au charnier. Qu'un homme succombe à la peine, qu'il se brise un membre, ou se laisse envahir par la fièvre, on daigne bien

ne pas l'achever, mais on s'en débarrasse tout de même: qu'il meure à l'écart sans fatiguer personne de ses plaintes. A la fin des grands travaux, quand la nature se repose, le directeur se repose aussi et licencie son armée. L'année suivante, il trouvera toujours une quantité suffisante d'os et de muscles à embaucher, mais il se gardera bien d'employer les mêmes travailleurs que l'année précédente. Ils pourraient parler de leur expérience, s'imaginer qu'ils en savent autant que le maître, obéir de mauvaise grâce, qui sait? s'attacher peut-être à la terre cultivée par eux et se figurer qu'elle leur appartient!

Certes, si le bonheur de l'humanité consistait à créer quelques milliardaires thésaurisant au profit de leurs passions et de leurs caprices les produits entassés par tous les travailleurs asservis, cette exploitation scientifique de la terre par une chiourme de galériens serait l'idéal rêvé. Prodigieux sont les résultats financiers de ces entreprises. Telle quantité de blé obtenue par le travail de cinq cents hommes pourrait en nourrir cinquante mille; à la dépense faite par un salaire avare correspond un rendement énorme de denrées qu'on expédie par chargement de navires et qui se vendent dix fois la valeur de production. Il est vrai que si la masse des consommateurs, manquant d'ouvrage et de salaire, devient trop pauvre, elle ne pourra plus acheter tous ces produits et, condamnée à mourir de faim, n'enrichira plus les spéculateurs. Mais ceux-ci ne s'occupent point du lointain avenir: gagner d'abord, marcher sur un chemin pavé d'argent, et l'on verra plus tard les enfants se débrouilleront! « Après nous le déluge! »

Voilà, camarades travailleurs, qui aimez le sillon où vous avez vu pour la première fois le mystère de la tigelle de froment perçant la dure motte de terre, voilà quelle destinée l'on vous prépare! On vous prendra le champ et la récolte, on vous prendra vous-mêmes, on vous attachera à quelque machine de fer, fumante et stridente, et, tout enveloppés de la fumée du charbon, vous aurez à balancer vos bras sur un piston dix ou douze mille fois par jour. C'est là ce qu'on appellera l'agriculture. Et ne vous attendez pas alors à faire l'amour quand le cœur vous dira de prendre femme; ne tournez pas la tête vers la jeune fille qui passe le contre-

maître n'entend pas qu'on fraude le travail du patron. S'il convient à celui-ci de vous permettre le mariage pour créer progéniture, c'est qu'il vous trouvera bien à son gré ; vous aurez cette âme d'esclave qu'il aura voulu façonner ; vous serez assez abject pour qu'il autorise la race d'abjection à se perpétuer. L'avenir qui vous attendait est celui de l'ouvrier, de l'ouvrière, de l'enfant d'usine ! Jamais esclavage antique n'a plus méthodiquement pétri et façonné la matière humaine pour la réduire à l'état d'outil. Que reste-t-il d'humain dans l'être hâve, déjeté, scrofuleux qui ne respira jamais d'autre atmosphère que celle des suints, des graisses et des poussières ?

Evitez cette mort à tout prix, camarades. Gardez jalousement votre terre, vous qui en avez un lopin : elle est votre vie et celle de la femme, des enfants que vous aimez. Associez-vous aux compagnons dont la terre est menacée comme la vôtre par les usiniers, les amateurs de chasse, les prêteurs d'argent ; oubliez toutes vos petites rancunes de voisin à voisin, et groupez-vous en communes où tous les intérêts soient solidaires, où chaque motte de gazon aie tous les communiens pour défenseurs. A cent, à mille, à dix mille, vous serez déjà bien forts contre le seigneur et ses valets ; mais vous ne serez pas encore assez forts contre une armée. Associez-vous donc de commune à commune et que la plus faible dispose de la force de toutes. Bien plus, faites appel à ceux qui n'ont rien, à ces gens déshérités des villes qu'on vous a peut-être appris à haïr, mais qu'il faut aimer parce qu'il vous aideront à garder la terre et à reconquérir celle qu'on vous a prise. Avec eux, vous attaquerez, vous renverserez les murailles d'enclos ; avec eux, vous fonderez la grande commune des hommes, où l'on travaillera de concert à vivifier le sol, à l'embellir et à vivre heureux, sur cette bonne terre qui nous donne le pain.

Mais si vous ne faites pas cela, tout est perdu. Vous périrez esclaves et mendiants : « Vous avez faim », disait récemment le maire d'Alger à une députation d'humbles sans travail, « vous avez faim, eh bien, mangez-vous les uns les autres ! »

ELISÉE RECLUS.